

JEAN-BAPTISTE CONZÉ
SPECULATEUR EN DENREES -- GRAND'RIVIERE-DU-NORD

POUR L'HISTOIRE



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PORT-AU-PRINCE, HAÏTI

IMPRIMERIE NOUVELLE

CAP-HAÏTIEN



par
e qu'

AVANT-PROPOS

L'absence de l'esprit de justice jointe au manque de savoir-vivre est l'une des principales causes des malheurs de ce peuple. Mais comment supprimer l'effet sans détruire la cause? Il faut donc que la conscience individuelle soit réformée d'abord, comme on doit le comprendre, avant de penser à réaliser l'idéal rêvé. Et dire que ce serait si facile d'oublier les vieilles choses pour nous lancer à corps perdu dans une politique nouvelle, d'où est exclu l'esprit réactionnaire, je veux dire l'esprit de vengeance. Hélas! l'haitien ne semble pas entendre de cette oreille-là et se plait à dire que ce pays ne sera jamais un pays organisé.

N'est-ce pas le manque d'union qui a créé la brèche par laquelle l'ennemi s'est glissé parmi nous pour nous faire vivre tant de sombres heures?

Nous pourrions penser à l'impossibilité de reprendre nos droits de peuple; mais Dieu merci! l'horizon politique commence à s'éclaircir et nous voyons comme l'aurore d'une ère nouvelle.

Assez de tripotages, Messieurs! Pourquoi cette manie de réveiller les mauvaises affaires assoupies? Qu'y gagnerons nous?

Vous me demanderez sans doute: Et vous, pourquoi venez-vous plaindre comme vous le faites? N'est-ce pas vous qui réveillez le chat qui dort? A cela je réponds que la défense, étant un droit naturel, aucun homme ne peut consentir à se laisser clouer au pilori, sans donner la raison pour laquelle il peut avoir commis une action mauvaise, d'où a pu sortir un bien pour toute la Nation. *Il y a donc ce qu'on appelle les heureuses fautes, messieurs!* C'est là une chose que je voudrais faire comprendre nettement et une fois pour toutes...

Vous n'ignorez pas, messieurs, que l'histoire est une mystérieuse école de morale. Les hommes estimés les meilleurs ou les plus grands n'ont pas toujours été exempts de taches. Ils ont même pu avoir des défauts dégoûtants. Que voulez-vous? L'humanité est ainsi faite. De plus, il n'est pas un seul homme dans le monde qui puisse, sans mentir, se dire, indispensable, ni non plus un seul être qui soit un vaurien, une nullité parfaite. L'empereur revêtu de pourpre ou de velours, de même que le goujat qui s'habille à fort peu de frais, sont utiles à la société, en raison de la loi de solidarité qui régit ou du moins doit régir toute corporation d'hommes ayant une base rationnelle.

Cela ne veut point dire que le monde puisse se passer d'éducateurs. Au contraire, ce sont les éducateurs qui viennent tout arranger au moyen de maximes excellentes. Mais c'est déranger les choses que de vouloir innocenter *quand même* un coupable, parce qu'il a une figure de sainte Nitouche, ou de vouloir condamner *sans appel* un autre, parce qu'il n'a pas une bonne mine, ou parce qu'on se plait à dire qu'il

est un mauvais garnement. L'idée de justice élémentaire suffit, dans
plupart des cas, pour défendre un membre de la société contre les a
sauts de la multitude irritée contre lui. Vous voyez tout ce que peut
faire la simple idée de justice : C'est elle qui condamne l'un et défend
l'autre, selon qu'ils le méritent.

Ce langage qui doit vous paraître un peu mystique exprime cependant
la façon de sentir d'un homme qui a médité sérieusement sur la na-
ture des choses.

R. N.

A son ami J. B. Conzé

Grande Rivière-du-Nord, 23 Septembre 1931.

nes qu'a duré cette levée de boucliers, des tueries, des massacres, des
hécatombes, des flots de sang répandu à profusion pour uniquement
assouvir des appétits insatiables. J'ai assisté à des batailles sanglantes
de Saint-Marc à Marchand et de Marchand aux Gonaïves. J'ai vu tom-
ber le général Jean-Jumeau devant un peloton d'exécution, et j'en passe.

Que nous rapportait en somme cette insurrection? Des pillages inouis
perpétrés tant par les révolutionnaires que par les troupes gouvernementa-
les; des soldats déguenillés s'illustrant dans le massacre de leurs frères;
des bourgs et des villes détruits et incendiés. Témoin de toutes ces hor-
reurs, je lance depuis lors l'anathème contre tous les troubleurs de l'ordre
présents et futurs, quitte à mécontenter ceux-ci et déplaire à ceux-là.

Le désordre réprimé dans l'Artibonite et la paix retablie, je vais à
Port-au-Prince, ma mission ayant pris fin. Mais dans certaines réunions
où je fréquentais, des gens avisés apercevaient déjà que nous étions à
la veille d'une catastrophe: l'entrée en scène de l'Oncle Sam dans nos
démêlés politiques.

III

Une année ne s'était pas écoulée depuis la pacification de l'Artibonite
que le gouvernement se trouva en face du pronunciamientos des Cayes
avec Antoine Simon, ex-délégué militaire du gouvernement, comme chef
suprême. La devise des insurgés était justice et liberté, vocable plein
d'ironie qui devait aboutir à la destruction de Ouanaminthe et à la fu-
sillade sommaire des détenus politiques. L'avènement d'Antoine Simon
au pouvoir a été un phénomène ridicule dans les fastes de notre histoire
grâce à l'antipatriotique bienveillance de certains politiciens de Port-
au-Prince qui mettaient ce bouffon de théâtre entre les jambes de Fir-
min. La satrapie militaire faisait florès et dépassait la gamme du despo-
tisme sous Simon. Prenons par exemple un Chérazard Charles, Com-
mandant de la commune de la Grande-Rivière du Nord. Cette brute ne
connaissait ni sexe ni l'âge. Que de fois ne violait-il pas le domicile de
plus d'un sous prétexte d'y opérer des recrutements militaires! Que de
fois ne s'était-il pas oublié au point de pénétrer brutalement sous les toits
des dames mariées et les enjamber même! Les prouesses de feu Chéra-
zard Charles sont encore vivantes dans toutes les mémoires à la Grande-
Rivière et ajoutent une nouvelle page de boue au règne à jamais néfaste
de Simon.

Le pays dans une juste indignation dut un beau matin montrer à ce
paillasse des Cayes le chemin de la porte du palais de la présidence. Ses
bouffonneries quotidiennes avaient vécu. Mais quant il se fut agi, de
ce côté-ci, de chasser Chérazard du bureau de la Place de la Grac.
Rivière, mon concours ne fut point marchandé à cette heure, et j'e
rais au premier rang parmi ceux-la qui lui faisaient prendre la
d'escampette et ses jambes à son cou.

IV

L'arrivée de Leconte à la première magistrature de
une nouvelle orientation à la marche des affaires public

Mon plan
j'avais à re-

un homme d'Etat. Il parlait peu, mais agissait beaucoup. Ce fut le THE RIGHT MAN IN THE RIGHT PLACE au timon du pouvoir. En un rien de temps et comme sous l'influence d'une baguette magique, le pays connut une ère de prospérité telle que toutes les petites têtes calées étaient à même de mettre les dimanches la poule au pot.

Et dire qu'un mauvais génie nous poursuit. Leconte ne devait pas survivre à son œuvre de reconstruction nationale. Une nuit, - la plus fatale que nous ayons eue, - notre infortuné Président disparut sous les ruines de son palais à la suite d'une formidable explosion. Quel crime abominable! Une enquête fut menée qui n'eut jamais de solution : l'histoire de COUI COUVRI COUI. On en parle rarement ces jours-ci, même les journaux ont peur d'en parler, et c'est au baudet, au pauvre Jean Corzé qu'on jette la pierre, et c'est sur lui qu'on crie haro, ce pélé, ce gauleux d'où venait tout le mal.

Revenons. Sous Leconte, je fus nommé Commissaire de la police administrative de la Grande-Rivière, et Tancrede, son successeur, m'honora également de sa confiance. Je fus donc maintenu dans mes fonctions sans brigue ni sollicitation aucune. J'en appelle ici au témoignage de tout Grande-Rivière si, personne, à ce moment-là, n'a jamais été molesté par moi; si, au contraire, je ne m'évertuais pas, tout en assurant l'ordre et la sécurité des rues, à protéger la société contre toutes mésaventures politiques ou autres.

Mais Tancrede ne fit pas long feu au pouvoir. La mort, une mort mystérieuse, le surprit en pleine activité de service. Ce fut le Sénateur Michel Oreste qui eut à recueillir sa succession présidentielle, un homme de bien dans toute l'étendue du terme. Ce fut à ce moment-là que le général Charles Zamor, alors Délégué du Gouvernement dans le département du Nord, me fit remplacer par monsieur Richelieu Augustin.

V

Quoique dans la vie privée, je n'avais pas manqué pourtant de scruter à la loupe le pourquoi et le comment des événements qui se déroulaient dans mon pays avec toujours pour acteurs les mêmes impénitents d'hier.

Un beau matin et à l'heure où nous y attendions le moins, une trombe révolutionnaire emporta le gouvernement. Vint au moment du partage du gâteau un fâcheux incident: l'échauffourée des Gonaïves avec ses tenants et aboutissants et l'arrivée d'Oreste Zamor à la présidence de la République.

La guerre civile, une guerre d'extermination entre les fils d'une même patrie, se déclancha pour tout de bon et mit à découvert les vannes éclues de nos turpitudes, signes avant-coureurs de l'intervention américaine. Arrêtons-nous un peu à Oreste Zamor. Après un violent assaut des cacos contre la Grande-Rivière, je fus avec 16 des amis et conduit sous bonne escorte au Quartier-Morin avec ordre d'exécuter tous depuis le premier jusqu'au dernier. Deux femmes étaient présentées devant nous à cette heure tragique en-

tre toutes: ou la mort ou le rachat de notre vie moyennant DEUX MILLE GOURDES. Je pris le dernier parti. Le marché fut vite conclu.

Deux mille gourdes furent par moi comptées aux chefs révolutionnaires. Nous en étions quittes cette fois-ci pour quelque peu d'émotion.

Une bataille s'engagea dans le bourg, ou pour mieux dire une boucherie. Des décapitations eurent lieu en ma présence. De pauvres paysans fauchés par des balles fratricides tombent pêle-mêle. Des chairs humaines toutes pantelantes dépêchées par des canivores, et des cadavres en putréfaction infectent l'atmosphère. En présence de ce lamentable tableau, je me suis demandé le cœur navré pourquoi il meurt tant de gens; si ces malheureux paysans ne sont pas aussi intéressants que nous; s'ils ne sont pas comme nous nés d'un père et d'une mère. Ces réflexions m'abîmaient au point d'avoir une nuit entière d'insomnie ce jour-là. Décapitations et tueries en deça et au delà. Tandis que la manchette fratricide du caco faisait voler des têtes à cent lieues à la ronde, l'armée gouvernementale n'en ménageait pas moins ses captures. Quant à ses prisonniers c'est vers la barque de Caron qu'elle les faisait tous défiler un à un, c'est à qui rivalisera de scélératesse dans ces saturnales.

Tout n'était pas fini pour nous autres, pauvres prisonniers de la Grande-Rivière. Notre calvaire n'était gravi qu'à demi. On nous fit faire tout d'abord un pèlerinage forcé parce que dénoncés comme de mauvaises têtes. On nous envoya au Trou, puis à la Coupe-Michel où nous eûmes à assister à l'une des défaites de l'armée gouvernementale à l'issue d'un combat stimulé par la trahison de Misaël Codio qui n'eut rien de plus pressé que de pourvoir à l'approvisionnement en armes et munitions des cacos, ses anciens copains.

Toujours la sempiternelle histoire de la bourse ou la vie. A la Coupe-Michel, nous nous fûmes trouvés en présence de nouvelles exigences des cacos. Il eût fallu cracher au bassin et leur compter encore deux mille gourdes, autrement c'était notre mort à nous tous. Comme je ne pouvais m'exécuter sur l'heure, j'ai dû solliciter un sauf-conduit du délégué Métellus avec promesse de le satisfaire à mon retour. Métellus accepta, et le sauf-conduit me fut délivré. Mes seize autres compagnons de malheur restèrent comme otages. Sorti de la Coupe-Michel à l'instar de Régulus quand il quitta Carthage, je me suis arrêté au "Camp-Berthol" où j'eus la désagréable impression de rencontrer un certain Jean Badotte au fort de ses prouesses tuant et décapitant sans merci. Avec ce sauf-conduit, je rentrai à la Grande-Rivière sans la plus petite égratignure. Ma pensée de derrière la tête avant toute chose, était de m'organiser à la Grande-Rivière et prendre l'offensive contre les cacos. L'homme veut, mais le destin décide. Telle était ma situation à ce moment-là. Tous mes efforts furent vains devant la mollesse calculée et les tergiversations de Bélony Lamadiou et Baptiste Guerrier. Mon plan avorté, je renoncai donc à mon projet d'offensive. Comme j'avais à re-

tourner à la Coupe-Michel de gré ou de force, M. Raoul Piquion à qui je m'étais adressé, eut l'obligeance de mettre à ma disposition deux mille gourdes sans lesquelles Métellus et consorts nous auraient appris les bonnes manières.

VI

Les gouvernements éphémères se succédèrent avec une vitesse sans pareille. Après leconte, ce fut Tancrède Auguste, après Tancrède, Oreste Zamor, Davilmar Théodore et Vilbrun Guillaume Sam. Davilmar ne régna pas trois mois. Vilbrun qui vint après lui eut à lutter contre une insurrection nouvelle au lendemain de sa prestation de serment. Les cacos, maîtres et seigneurs dans les plaines de Fort-Liberté et de Maribaroux, n'avaient jamais désarmé. Mécontents, exaspérés de la chute de leur chef, ils s'insurgèrent contre le nouveau gouvernement dont ils juraient la perte par tous les moyens en leur pouvoir. Un jour, je monte au palais, et vastrouver le président, mon compatriote et ami d'enfance de mon père, persuadé qu'il eût accepté mon service si gracieusement offert. Lui de me répondre : vous êtes *trop timoune* (sic) ce qui signifie qu'il n'en avait cure. Je n'ai pas cru sage de mon côté d'y insister davantage. Sur ces entrefaites, on venait de dénoncer Me Darthon Latortue comme un dangereux propagandiste. Ordre allait être donné de l'appréhender quand je cours chez lui en toute hâte lui en faire part en présence de M. Léonce Dupuy, de regrettable mémoire. Darton, sans perte de temps, s'en fut au Palais et se justifia auprès du Chef de l'Etat qu'il désarma par sa défense et ses protestations de dévouement. Dans le cas contraire et sans moi, Darton serait ministre dans le ciel et non le titulaire en chair et os de l'Instruction Publique sous le gouvernement temporaire de Mr Eugène Roy.

CHAPITRE II

I

La mort de Vilbrun Guillaume après les saturnales du 27 juillet 1915, amena l'Occupation américaine dans le pays. Cette occupation me trouva commandant de la place de la Grande-Rivière avec Price Belotte comme commandant d'arrondissement. En ce temps-là, le Toussaint Charbonnier de Quartier Morin marchait sur Port au-Prince avec le titre de délégué opérant.

Le 8 août de la même année eut lieu l'élection de M. Sudre Dartigue-
nave à la première magistrature de l'Etat. Le gouvernement institué, je fus remercié de mes fonctions, et remplacé par St Julien Benjamin et Suscepté Mompont remplaça Price Belotte.

La guerre des cacos faisait rage un peu partout. Ceux-ci, retranchés

au Fort-Rivière, sis entre Jolित्रou, Montagnes Noires et St Raphaël disparurent tous après un combat que leur livra les marines. Notons en passant que le dit fort avait été auparavant miné et que des soi-disant défenseurs étaient des paysans déguenillés armés les uns de pics et d'autres de marchettes

La création de la G. d'H. date de cette époque. La convention haïtiano-américaine venait d'être votée par la XXVIII^e Législature : elle venait plutôt, pour employer un mot heureux du président Harding, d'être enfoncée à la gorge du peuple haïtien à l'aide des baïonnettes yankee. Le colonel Eli K. Cole voulut que je fisse partie de ce corps, je déclinai cet honneur. Je repris de suite mon commerce que la guerre européenne fit périliter pour, en définitive, disparaître à jamais. Cet échec, loin d'abattre mon courage, me fortifia davantage dans la lutte pour la vie. Je me réfugiai alors à Maribaroux après l'établissement d'un rucher qui me coûta au moins mille dollars. La perte de ce rucher me fit reprendre le chemin de la Gde-Rivière. La douleur s'enchaîne ici-bas à la douleur a dit Lamartine. La mort, la cruelle mort, venait le même jour et presque à la même heure d'enlever à mon affection, mon épouse adorée, Ruth Théodore et nos trois enfants légitimes, tous victimes de la grippe espagnole.

II

La première gaffe de l'occupation, ou du moins, ses premières bévues portaient de la corvée, nouvelle édition de l'esclavage colonial, revue, augmentée et corrigée. Jamais régime plus attentatoire à la liberté individuelle, et ce fut là la seule et unique cause du soulèvement des cacos sous l'an de grâce de la convention dont la repression coûta à plus de dix mille des nôtres. Aussi les américains s'étaient révélés des tigres altérés de sang nègre, ennemis de toute civilisation. Si les cacos coupaient des têtes, mais les américains, eux, coupaient non seulement des têtes, mais éventraient des femmes enceintes et lançaient des dogues après les prisonniers. Donc, toutes choses égales d'ailleurs, ils l'emportaient sur les cacos en férocité, quoique blancs et apparemment civilisés. Il y a le dessous de cette affaire qu'on ne doit pas perdre de vue et qui est l'oeuvre d'une poignée de jouisseurs plus intraitables que les américains eux-mêmes. Ils se tapissent derrière ceux-ci pour assouvir leurs haines personnelles contre leurs ennemis et par là, se tailler une situation.

Charlemagne Péralte qui subissait à cette heure des tortures corporelles à la prison du Cap; qui faisait des travaux forcés par les rues de cette ville, parvint un beau jour à tromper la vigilance de son gardien et se sauva. Il se rendit à Hinche qu'il mit sens dessus dessous. C'en était fait de l'Occupation, malgré ses hécatombes dans les plaines de Hinche, de Maïssade, de Saint-Raphaël, si Charlemagne était un esprit plus avisé, si le mouvement déclenché par lui revêtait le caractère d'une

revendication nationale. C'eût été louable de sa part, et tout le monde eût marché la tête dans le même bonnet. Nenni. Charlemagne était plutôt dominé par la haine et l'idée de représailles. Il en voulait aux trois quarts de la population de Hinche qu'il accusait comme ayant comploté son emprisonnement.

Le mouvement de Charlemagne était une sorte de temple de Janus à deux visages, et je m'explique. Tandis qu'on laissait accroire au dehors qu'on était hostile à l'Américain, il se perpétrait au dedans bien des méfaits. Assassinat, vol, pillage, rançonnement des paysans, rançonnement des voyageurs et voyageuses, tel était le mot d'ordre et l'hymne national qui ranimaient le courage de ses valeureux combattants. On surenchérisait sans le savoir sur les fautes incalculables de l'Occupation, sur ses tueries à jet continu tout en faisant semblant de la combattre. Ce n'était rien que de la poudre jetée aux yeux des gens. Quant aux gogos, c'est à qui d'oboyer jusqu'à perdre haleine qu'il était cet agneau sans tâche qui devait racheter nos péchés d'avant 1915 et cet autre Dessalines appelé à nous redonner notre indépendance. Rien de tout cela. Un exemple entre mille. Quand nos bonnes femmes avaient à vaquer à leurs affaires, c'était à leurs risques et périls quelles affrontaient les grandes routes publiques, et il arrivait plus d'une fois qu'un seul **marine**, entendez-le un seul **marine** servait de protecteur à plus d'une centaine de voyageurs et voyageuses sans que rien de malencontreux ne leur arrivât en cours de route. Mais dès que la binette du **marine** ne se fit plus voir, la scène présenta un autre décor: les voyageurs sont capturés et pillés; les femmes sont violées et leurs marchandises distribuées *aux vaillants défenseurs de la cause nationale*. Monsieur Joseph Raphael Noel, notre préfet, est encore vivant; M. Septimus Adrien est encore vivant; M. Lema Firmin est encore vivant, qu'ils viennent donc nous démentir si le fait avancé n'est pas l'expression de la vérité toute pure. Qu'est-ce à dire maintenant? Etait-ce là ce mouvement à la Dessalines qui nous eût tous ralliés sous le drapeau de la libération? Au premier coup de canon d'alarme disait l'autre, les villes disparaissent, et la nation est debout. Et Charlemagne de la paraphraser en ces termes: au premier coup de canon d'alarme, *les pauvres voyageurs et voyageuses seront corps et biens dépouillés et les marines protégés*.

III

La désolation était dans tous les foyers. On n'entendait que des cris, et on ne voyait que des larmes. A Bahon, j'ai vu, de mes yeux vu tout ce que l'on pouvait voir de navrant. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette population aux abois s'arrachant les cheveux, d'avoir entendu ses gémissements, ses incessantes malédictions contre ce mouvement. A la Gde-Rivière, c'est le même spectacle à mes yeux, et les mêmes lamentations, les mêmes jérémiades à mes oreilles; des milliers

de voix larmoyantes implorant le Très-Haut, et des mains toujours tendues vers le ciel. Un dimanche, je vas à la messe. Quel fut mon étonnement d'entendre le Vénéré Mgr Darricades déverser sur la chaire son indignation sur cet acte de banditisme effréné et des déprédations qui se perpétuaient au détriment de la masse campagnarde. L'auditoire fondit en larmes à cette éloquente prédication. On eût dit qu'à cette minute tous les coeurs ne formaient qu'un et communiaient dans une même pensée vers le retour de la paix. La semaine d'après ce fut l'honorable pasteur Joseph Blot qui fit vibrer les voûtes du temple adventiste par un sermon de circonstance. Il démontra, l'Écriture à la main, que nous sommes tous créés pour vivre en paix et travailler dans la paix, et finit par vouer, en dernier lieu, à l'exécration des siècles ce mal qui repandait la terreur. Le lendemain, j'étais au temple baptiste. Le pasteur Aristarque Guerrier est en chaire. Si la forme différait, c'était quant au fond le même thème sur lequel ils dissertaient tous, le même canevas que chacun d'eux développait suivant ses ressources, avec le même zèle, la même ardeur et le même intérêt. Je retournai à la maison abattu et décontenancé, n'en pouvant plus. Comment faire? Par quelle voie sauver mon pays et en finir avec ce désordre? Dans le secret de ma chambre, mon premier mouvement fut une prière à l'Éternel où, à genoux, je lui demandais son intervention et les lumières de son Saint-Esprit. La prière est un puissant reconfort pour l'âme. Ma prière terminée, il me vint à l'esprit quelque chose, une pensée révélatrice: la capture de Charlemagne. Charlemagne dans l'impuissance d'agir, cette calamité cesserait sans miracle. Tel était le plan que je m'étais proposé d'exécuter à cette heure solennelle entre toutes.

IV

Le capitaine Hannigan du district de la Grande Rivière était de prime abord le plus monté contre la population. Il voyait un caco dans chaque individu portant pantalon. La plus importante besogne, selon moi, était de commencer par le commencement, prendre Hannigan par les cornes, l'assouplir, détruire ses préventions et, en un mot, le rendre accessible, malléable à la population, sans cesse, menacée de ses foudres.

Le capitaine Hannigan, instruit de mes combinaisons qui consistaient au vandalisme de péraltistes, n'eut rien de plus pressé que de se référer au Colonel de la Gendarmerie du Cap-Haitien qui, de son côté, en informait le gouvernement de M. Sudre Dartiguenave sur les mesures de pacification à prendre pour faire cesser cet état de choses. Je fus donc secrètement désigné comme délégué opérant.

Avec les instructions secrètes du gouvernement et comme je me faisais passer pour un chef caco, je me suis donc rendu hardiment au fort Capois que je fis déboiser et sarcler à toutes fins utiles.

Une convocation fut de suite lancée où les populations des sections de Mokaneuf, de Dupity, de Cotelette et de Bois-Pin avaient à se rendre au dit fort pour une importante communication. Loin de répondre à mon message de paix, ils préférèrent, ces gens, prendre les boîtes comme l'autre, pour pilier. Ce n'est qu'à la longue, et le temps faisant son oeuvre, que leur méfiance se dissipa plane plane et que j'ai pu tabler bien que mal les rallier par la persuasion sous mon drapeau au point que dans la suite, ils me considéraient tous comme un père,

On en était là de tout ce patati et patata, quand une convocation dont j'avais été le promoteur, réunissait au Fort Capois tous les chefs cacos qui, du Trou; qui, des Perches et de Vallières. D'une pierre j'eus deux coups. Tandis que les chefs cacos du nord-est devaient, d'un côté, se trouver en mon camp général à cette fin, de l'autre, un missionnaire que j'avais expédié, eut le temps de voir Charlemagne qui, sur son tour, m'envoya son ministre de la guerre, un certain Papillon. Un bon matin, ce quidam s'amène avec une escouade de 500 hommes aussi crasseux que déguenillés. La conférence terminée, Papillon s'emboute-selle après m'avoir invité à une conférence qu'il devait présider aux environs de Vallières et dont la date me serait ultérieurement fixée. Puis, après une forte poignée de main, qu'il me laissa en partant, il s'en retourna dans ses foyers où l'attendaient sans nul doute ses occupations ministérielles. Si, à ce moment-là, le téléphone automatique fonctionnait comme aujourd'hui, nul doute que messire Papillon m'eût avisé des jour, heure et date de sa conférence. A défaut de cette voie facile de communication, ce fut un pli qu'il m'envoya à Capois en regard où j'eus connaissance, en même temps de la date fixée pour la conférence.

V

Ce jour-là, j'étais l'hôte du ministre Papillon. La conférence eut lieu, en effet, à l'endroit désigné. Comme l'ordre du jour était épuisé et qu'il n'y avait rien à débattre sur ce terrain, nous nous séparâmes l'un et l'autre, lui pour regagner son ministère, et moi, mon canot de prédilection, le fort Capois.

Un mois à peine, j'eus encore l'honneur de l'herberger une nouvelle fois au Fort à propos d'une conférence à laquelle il était personnellement convié. Bonne aubaine que celle-là. Après entente entre nous, le ministre Papillon devait séjourner à Capois, investi du haut commandement de l'armée. Quant à moi, je n'étais auprès de lui qu'à titre de simple conseiller. Il fut en outre décidé que Charlemagne s'y transportât également avec armes et bagages. Le ministre Papillon, sur mes conseils, lui suggéra cette idée, à quoi il acquiesça sans difficulté.

Par une belle matinée de printemps, Charlemagne galopa vers le fort capois à la tête d'une cavalerie forte de 500 hommes. Pour l'infanterie

qu'on pouvait évaluer à 3000 hommes, c'était un tas de paysans armés, les uns, de pics, d'autres, de carabines oxydées et sans chiens, vrais bibelots, vrais joujoux, propres à nos gosses jouant aux soldats sur nos places publiques. Une seule carabine valait de porter ce nom, c'était celle d'un gendarme déserteur. Voilà à quoi nous étions exposés en présence des machines guns et des avions américains.

Charlemagne à Capois, mon unique souci était d'attirer plus d'une fois son attention sur les pillages, voire même des assassinats isolés qui se perpétuaient au préjudice des voyageurs. A prendre ou à laisser lui ai-je dit: ou attaquer carrément les marines et les gendarmes, ou leur proposer un armistice. Charlemagne, naturellement faible et sans action sur ses subordonnés, me laissait entendre qu'il remédierait en temps utile au laisser-aller dont ses délégués donnaient le triste spectacle. (sic) Depuis lors, je le voyais d'autant plus, disqualifié pour une oeuvre de cette importance.

Entre temps, nous fîmes le plan d'une attaque générale, et voici quelle était la combinaison. 1500 hommes devaient attaquer la Gde-Rivière; 250 avaient à enlever Bahon d'assaut; 500 avaient à se diriger vers le Trou, et 500 vers Vallières. 400 hommes restaient au Fort: c'était sa garde d'honneur. Au moment on j'ouvrais le feu avec 1500 sur le bureau de la gendarmerie de la Grande-Rivière dont 1000 hommes comme colonne de front et le reste par le flanc gauche, le capitaine Hannigan à la tête des gendarmes armés et déguisés en cacos ayant comme éclaireur le nommé Edmond Jn-François (1) de Limonade, chemina vers le camp de Charlemagne qui fut abattu à première vue. Les 400 hommes de sa garde d'honneur, effarés, se jetèrent dans les bois, et le mouvement avait vécu.

VI

La paix rétablie, le gouvernement de Dartiguenave m'envoya deux mille dollars qui furent distribués à mes 1500 combattants. Pas un seul centime que j'ai gardé de cette valeur, à telles enseignes qu'en ce temps-là, comme aujourd'hui je ne vis que de mes revenus propres. De Zamor à Davilmar, ma mère a perdu 60'000 dollars, et avec le mouvement de Charlemagne, elle fut victime d'une perte de 12.000 dollars, et si la danse devait continuer jusqu'au jugement dernier, il ne resterait donc à ma pauvre famille qu'à sortir par les rues, armée d'un couleuvre tenant aux uns et aux autres avec ces mots: *mé pauvre! charité pauvre! yon graine banane pour pauvre* et que sais-je?

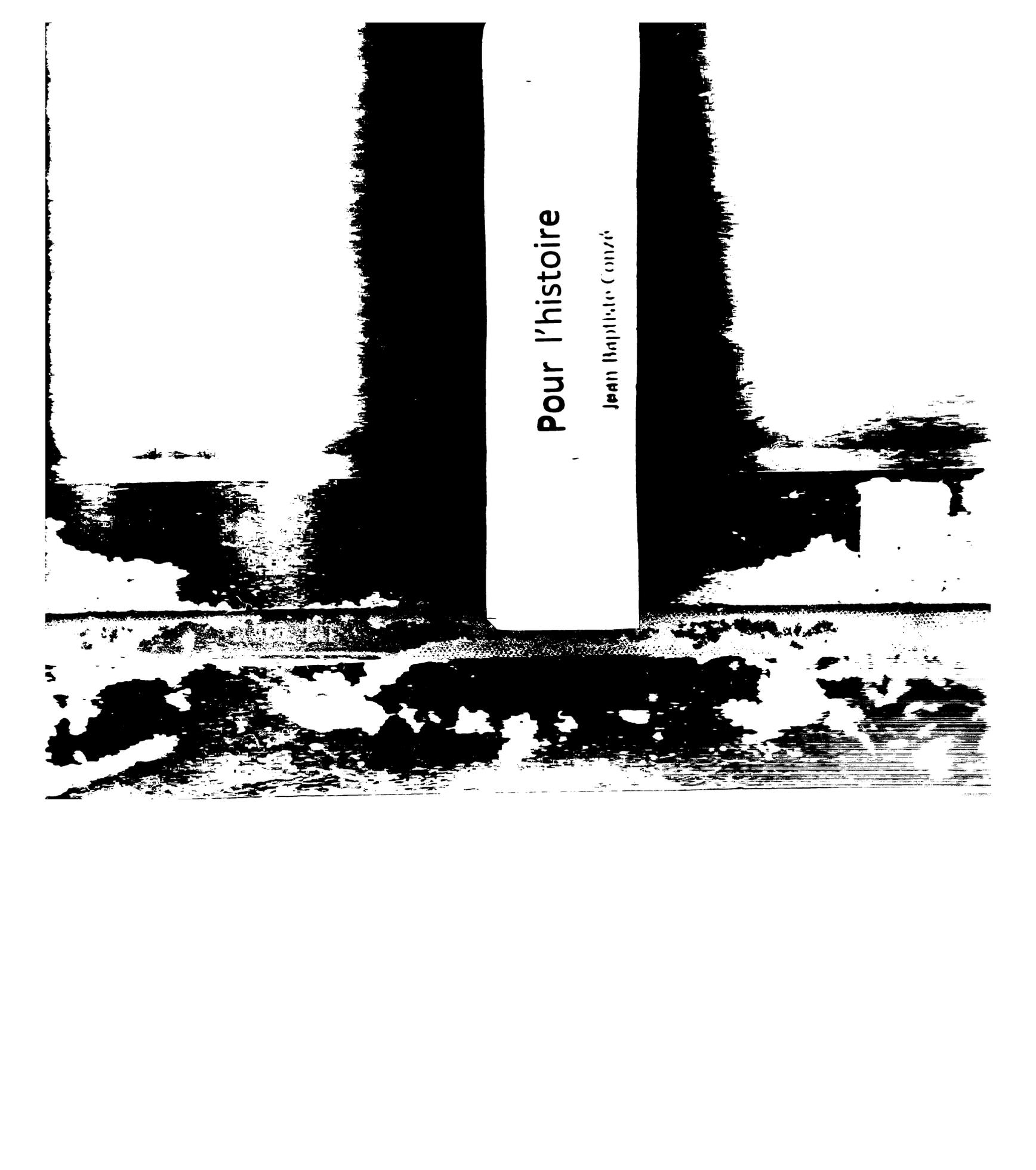
Jusqu'à ma dernière heure, je resterai ce que je suis, un ami irréductible de la paix et des poyvoirs établis. Mieux vaut avoir affaire à un mauvais gouvernement qu'une révolution de 24 heures. C'est la paix

(1) Mort quelque temps après de phtisie pulmonaire.

qui a permis à plus d'un de faire des meetings en grands nègres. Sans moi, on n'aurait pas eu cette paix dont on jouit ces jours-ci. Finie cette politique de tueries, de meurtres, d'incendie et de pillages ! Nous sommes fatigués. Il nous faut à l'heure actuelle une politique de fusion, d'administration et de travail. Il nous faut créer une ligue contre la misère, contre la faim, contre l'oisiveté, source du vol et de la guerre civile. Epaulons le gouvernement de Mr. Sténio Vincent si bien intentionné envers nous, et de cette façon tout marchera à souhait. Nos plaines seront arrosées, la Banque Agricole verra le jour pour le bien de tous, le commerce indigène renaîtra de ces cendres, et ce sera, somme toute, le retour de l'âge d'or de Salomon et d'Hyppolite. Avec la paix, une paix durable cimentée par le travail, le Président Vincent nous ramènera le bon vieux temps qui faisait, il y a de cela 40 ans, les délices de toute la collectivité haïtienne. Ayons foi.

U
us





Pour l'histoire

Jean Baptiste Conzé